

la meec
présente

TEMPORAIREMENT CONTEMPORAIN

Le quotidien de la Mousson d'été



Le ciel dans la peau
de Edgar Chias

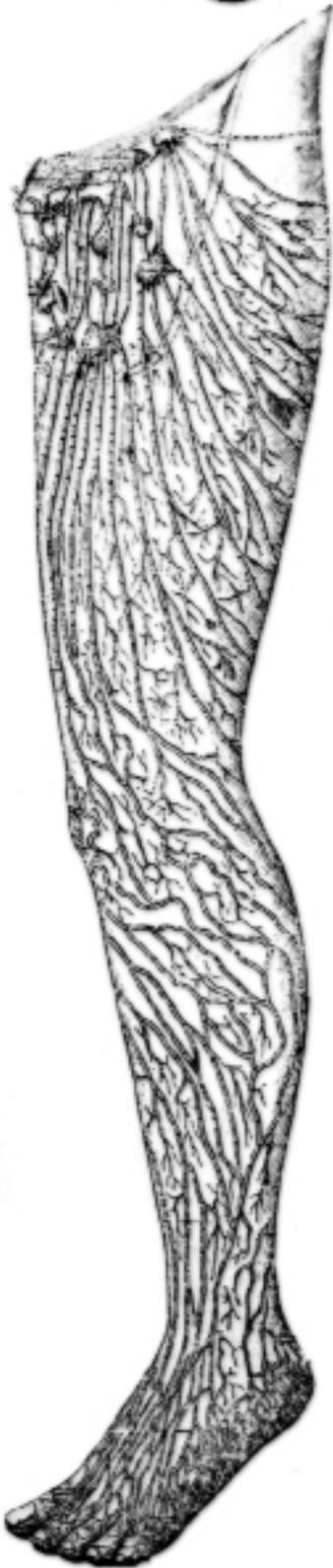
Le Système A.K
de Lionel Spycher

Le Repas
de Newton Moreno

Acte
de Lars Norén

vendredi 27 août 2010

EDITORIAL



Les choses de l'air

« Beaucoup supportent le mauvais temps
qui n'ont pas de goût pour la tempête. »
(Shakespeare, *Love's labour's lost*)

Des trombes d'eau qui s'abattent sur les Prémontrés, c'est la magie d'une nature aérienne en perpétuel changement. En quelques minutes, les épaisses murailles de l'abbaye s'imbibent et laissent passer la pluie. C'est beau, la météo (de « météoros », qui veut dire « élevé dans le ciel »). Quand le doigt désigne la lune, l'imbécile regarde le doigt... Au sortir de la lecture de 20h45, tout le monde se retrouve trempé, jusqu'aux os. Papier buvard, papier bavard. Comment dit-on « la pluie », en espagnol ? Sous l'abri providentiel du chapiteau, les gens se rassemblent, rapprochés par l'orage. Pour se réchauffer, on boit un coup de punch. Les corps se lancent sur la piste avec une certaine frénésie. La playlist des auteurs rencontre un vif succès. Champagne ! Mais, il est interdit de fumer sous la tente. Alors, dans la boue, la Mousson prend un petit air de Woodstock. Embarquement pour Cythère. Ça frémit un peu dans les buissons mouillés. *Quien no ama el amor es amar a la lluvia...* Est-ce qu'on peut dire ça ? En fin de soirée, l'atmosphère devient plus mélancolique. Me reviennent ces paroles du rappeur Oxmo Puccino : « Le mauvais temps n'est pas le froid ou le gris, c'est ce qu'on s'était juré, qu'à force on oublie. » Alors, encore une bière ?

Anthony Grelot

LE SYSTEME A.K. De Lionel Spycher

“nous pourrions aussi diversifier nos activités en proposant aux clients des idées abstraites, indéfinies, avec un minimum de sens, de manière à ce qu’elles ne soient pas critiquables et ainsi qu’elles lui apparaissent comme nécessaires. Que personne ne puisse réellement comprendre son utilité, mais que tout le monde puisse y adhérer.”

La mécanique des employés pions

Le rien est toujours révélateur. Voilà une pièce drôle qui pourtant ne prononce jamais un seul fait concret ; tout semble pourtant d’une précision obscure, vu le sérieux du propos (travailler!), mais le tout est emballé dans du papier bulles. C’est comme cela que l’on souhaite voir le monde de la finance et celui de ces des grandes entreprises omni-absentes.

L’auteur rappelle que lorsque l’on observe une discussion entre hommes d’affaires, dans le train par exemple, bien souvent ils utilisent un langage construit et référencé que l’on ne comprend que rarement.

Lionel Spycher contextualise son texte à l’aide d’une didascalie initiale rapportant les faits de l’année 1995, année charnière où l’on découvre un nouveau vocabulaire : start up, stock options... année où Apple innove en proposant le célèbre ordinateur portable coloré...

Cette longue Didascalie référencée s’adresse plutôt au metteur en scène, car le texte se veut intemporel. On y observe quelques références : pas de téléphone portable, c’est encore l’époque où l’on doit rester chez soi dans l’attente du coup de fil important.

Ce côté daté a trouvé d’autant plus de force quand la pièce fut jouée et que la crise économique que l’on connaît actuellement débuta.

L’auteur touche un point d’actualité sensible. Dans une société d’hyperconsommation, il écrit et réintègre l’humain là où il semble de plus en plus effacé. Pourtant c’est bien l’homme qui est le cœur de l’entreprise; mais que se passe t-il si l’on cherche plus haut ? Qui en serait le cerveau, qui ou quoi ? Quand celui du dessus est une enseigne, un simple sigle « A.K. », la réalité tombe, et vous écrase.

Le patron demande une idée innovante au Chef de projet qui

la demande au concepteur du projet qui la demande à la conceptrice du projet. « L’objectif reste la grande idée »

Pour survivre à l’entreprise : Il faut garder des secrets. Sans secrets, vous ne franchissez pas le cap des 6 mois. Si l’on ne parle pas de vous, alors vous n’existez pas. Les propos se forment et se déforment de bouche en bouche. Réputation avant Valorisation. « Communiqué de crise et crise de communication »

Et lorsque le rachat du secteur semble inévitable, de nouveau, seule l’idée géniale innovante permettra la survie d’un système illusoire.

« J’ai essayé de sauver les meubles. Nous avons changé les ordinateurs et récemment j’ai même consulté un maître en Feng Shui... » dit Patrick Messi, chef d’un projet en perdition.

La pièce, commande du théâtre allemand de Brême fut écrite en 2008 et jouée pour la première fois en janvier 2009. Elle s’inspire de la crise financière causée par ce que l’on appela les bulles internet dans les années 90.

Lionel Spycher se souvient de l’inspiration fondatrice de cette pièce : le Bâtiment Waterfront, dans le port de la ville allemande de Brême. Un bâtiment qui se voulait comme un projet des plus ambitieux et par conséquent subissait de nombreux spéculations et rachats successifs de la part de différents pays. Le bâtiment resta vide pendant plus de cinq ans.

Waterfront aurait dû être le titre de la pièce, mais il fut changé en dernière minute après découverte que le lieu était instrumentalisé comme fond d’investissement par le théâtre de Brême.

N.T

« Je ne vais quand même pas aller manifester comme un ouvrier ? Vous vous souvenez ? Les ouvriers ? Au début, ils allaient manifester pour une augmentation de salaire et des histoires de condition de travail, ils se plaignaient qu’ils n’étaient pas payés assez pour un travail épuisant. Ensuite ils ont manifesté pour pouvoir garder leur travail épuisant et mal payé. Ils ont fini par ne plus manifester du tout quand on leur a expliqué que ce travail était devenu inutile. »

Paradoxal Cannibale

LE REPAS, de Newton Moreno

Traduction de Luciana Botelho



Au paroxysme de cette semaine fascinante de chair humaine éventrée, démembrée ou dévorée, *Le repas* de Newton Moreno propose *quelques essais dramatiques sur le cannibalisme*. Laurent Vacher qui dirige la mise en lecture a fait le choix de donner à entendre un article de l'anthropologue Ronald Raminelli et placé en épilogue par l'auteur. Ce discours théorique permet de relier les trois pièces qui constituent *Le repas* par une distinction entre anthropophagie et cannibalisme et une courte étude de quelques rituels cannibales aujourd'hui disparus.

« Son principe (de l'endo-cannibalisme) était d'ingérer la chair d'amis ou de parents déjà morts. Pour les Tapuia, il n'y avait pas de meilleure tombe que leurs entrailles. C'était un acte d'amour : les mères et les pères dévoraient leurs enfants. »

La pièce est construite sur un triptyque dont la première séquence a lieu dans un hôpital entre une femme et son mari. Cette dernière a la main bandée suite à leurs ébats de la veille au cours desquels l'homme a mangé le doigt de sa femme. Ce qui pourrait devenir une scène de reproche se transforme doucement en scène d'amour. Cette expérience extrême leur

a permis de découvrir une autre facette de leur partenaire, une facette incompréhensible par la société qui les entoure et par les médecins et policiers qui les ont interrogés, mais une facette qui éveille encore chez eux un désir d'une étrangeté fascinante...

Lorsque Newton Moreno a rejoint les répétitions de la mise en lecture ce vendredi, il a parlé de son travail d'écriture et notamment du fait que cette partie du texte n'était pas seulement une scène. Pour l'auteur, ce dialogue raconte toute une relation, toute la vie d'un couple. Les deux personnages passent par de nombreux états et de nombreux types de rapport à l'autre. L'auteur mettait surtout l'accent sur le fait qu'ils étaient tiraillés entre amour et désamour comme entre le désir et la peur. On peut penser que ces contradictions font partie intégrante de l'acte de cannibalisme qui s'est produit entre eux et qui pourrait encore se produire.

« JEUNE FEMME : j'ai quel goût ?

JEUNE HOMME : J'ai mis le doigt, plus ou moins les deux tiers du doigt dans la bouche. Je l'ai mordu légèrement pour démarquer la coupe et j'ai laissé peser la mandibule, peser suffisamment pour rompre l'enveloppe de la peau. Petit à petit, le liquide a inondé mon palais. J'ai commencé à sentir

un goût presque sucré. J'ai déplacé la morsure jusqu'à ce que le coussin de ta chair finisse et que mes dents se rejoignent. Jusqu'à ce que l'os exige de moi plus de force. »

La deuxième séquence intitulée « dans la jungle... » a paradoxalement lieu dans la rue. Un homme très bien habillé vient rendre visite à un mendiant longuement silencieux. L'homme vient lui dire son amour pour lui, un amour éveillé par la jouissance de sa chair et le désir de la dévorer. Il lui raconte aussi l'histoire de sa sexualité initiée dans le « cul des miséreux » et frustrée dans une « chatte noyée au parfum français ». Les propos sont crus voire violents. Pourtant, comme le précise Laurent Vacher, le rapport de l'homme au mendiant reste tendre, d'une étrange tendresse. Comme dans la première séquence, la volonté de manger l'autre relève d'un paradoxe profond du désir amoureux, un paradoxe que le discours final éclaire fortement en parlant du cannibalisme Tapuia comme un « acte d'amour ».

« Je crois qu'il n'y a que comme ça que j'arriverai à calmer les frémissements de mon corps.

Si je mors dans ta chair.

Ma faim est si grande que j'en deviens fou. »

La troisième séquence résonne plus fortement encore avec ce cannibalisme ancestral. Tirée de l'histoire vraie d'un professeur d'anthropologie qui a tenté d'immortaliser la langue d'une tribu indienne, cette séquence a lieu dans une forêt entre un indien moribond et un homme blanc. Ce dernier veut enregistrer les derniers mots de l'indien pour garder la mémoire de son peuple. Mais ce « trophée de chasse » a un prix qu'il est difficile d'honorer : l'homme blanc devra manger le corps de l'indien, dont le nom « Poru » signifie justement « manger de la chair humaine ». De même que la première séquence fondait la dévoration sur un consentement mutuel, cette troisième séquence met en scène un pacte entre deux personnes. Par son aspect rituel, il s'apparente à un acte d'anthropophagie, qui selon la définition de Ronald Raminelli pourrait être moins dégradante que le cannibalisme en vue de se nourrir. Il permet ici à Poru de transmettre la culture de sa tribu ainsi que les indiens déjà contenus en lui. La rencontre du scientifique blanc et de l'indien met en parallèle leurs projets et permet de montrer qu'ils ne sont pas si éloignés. Le premier veut ressusciter la langue Araweté par l'enregistrement des derniers mots de Poru, l'autre veut que son corps mort soit mangé afin de mourir dignement et de ressusciter sa tribu dans le corps du mangeur. Or, le jeune anthropologue commencera précisément son « repas » par la langue de Poru. Comme les deux autres séquences de la pièce, la question du cannibalisme dévie vers la rencontre profonde de deux personnages. Et ici précisément, cette rencontre a lieu entre deux cultures, l'une qui réfute tout acte de cannibalisme et l'autre qui appuie son identité sur ce rituel funéraire. Finalement, l'anthropologue mange non seulement

Poru par respect de sa coutume mais aussi par amitié pour l'homme Araweté.

« L'HOMME

J'honore votre mémoire et notre sang commun

Je consacre la chair sœur

J'alimente notre même histoire.

Le jour de ma mort,

C'est la pauvre mémoire de la vermine qui me dévorera.

Mais aujourd'hui

Je mange vos morceaux en chantant ses louanges. »

C'est avec une simplicité étonnante que *Le repas* propose un point de vue à contre-courant d'une morale bien pensante. Avant de rappeler qu'un cannibalisme aux origines rituelles pourrait avoir eu une fonction essentielle dans certaines tribus indiennes, Newton Moreno met en scène trois situations d'anthropophagie qui semblent s'opposer à la notion de scandale car elles ne participent à aucun moment d'une violence faite envers l'autre. Au contraire, elles sont le fruit de l'amour, du désir ou encore de l'estime, une expression paradoxale qui permet de complexifier notre pensée sur le cannibalisme. Sous une certaine forme, le cannibalisme n'est pas un acte de barbarie.

Par son titre, la pièce en triptyque n'est pas sans rappeler la Cène, le dernier repas avant l'arrestation de Jésus au cours duquel il institua l'Eucharistie en faisant du pain rompu le symbole de son corps, et du vin le symbole de son sang. Pour les chrétiens, la pratique de ce rituel permet aux fidèles d'entrer en communion entre eux et avec le corps du Christ. Le repas évoque ainsi une des pratiques symboliques fondatrice d'une religion et d'une culture opposées au cannibalisme.

Intitulées respectivement « dans la jungle... » et « ...des villes », les deuxième et troisième séquences ont lieu dans la rue puis dans la forêt. Ce jeu stylistique permet à Newton Moreno de mêler la ville et la forêt en contextualisant « la jungle » par un tas d'ordures et les villes par des arbres avec des code barres. Alors que Poru veut « devenir forêt » par sa mort, la didascalie finale indique l'effondrement des arbres accompagné par des chants indiens. L'entremêlement des cultures urbaines et ancestrales travaille en profondeur le texte de Newton Moreno pour mettre en œuvre un questionnement sur l'anthropophagie qui le distingue de la barbarie...

Charlotte Lagrange

Le repas, essais dramatiques sur le cannibalisme a été développé par Newton Moreno pendant un des ateliers d'écriture du Royal Court dont le conseiller littéraire, Christopher Campbell, nous avait expliqué le fonctionnement dans le *Temporairement Contemporain* no4. En 2008, la Mousson d'été avait mis en lecture *Agreste* de Newton Moreno.

Pour une rhapsodie de la violence

LE CIEL DANS LA PEAU d'Edgar Chías

« Le corps de la femme n'appartient pas à la femme. C'est un lieu public »

Octavio Paz, *Le labyrinthe de la solitude*

Au commencement était... une chambre d'hôpital. Premier flash, premier espace : les lumières blafardes d'une salle d'opération et les bruits qui la traversent. Ceux du cœur d'un patient dont le « poum poum » est de plus en plus lent. Ceux de ses souvenirs qui se déploient dans son espace mental. Et ceux de l'obscurité. Le texte d'Edgar Chías commence par sa fin, sous le signe de la blessure et d'un corps de femme violenté, entre la vie et la mort.

Longue mélodie à « plusieurs voix » selon les indications de l'auteur, *Le ciel dans la peau* est un récit qui conduira son héroïne sur ce lit d'agonie. Mais ces voix « ne sont pas forcément indiquées afin de laisser libre champ à un jeu imaginaire » nous dit-il dans la didascalie initiale. Qui parle, et à qui ? d'où et quand ? Autant de questions laissées en suspens. Pas de noms de personnages, peu de dialogues, quelques répliques éparses parfois sans réels destinataires. Ces paroles se déposent alors dans le tissu du texte-récit créant une polyphonie proprement théâtrale.

Je souhaitais travailler sur l'oralité et que mon texte traverse le corps de l'acteur. Je recherche plus « une interprétation rhapsodique » pour utiliser la formule de Jean-Pierre Sarrazac : mon acteur personnage peut alors être à la fois à l'extérieur et à l'intérieur, comme un témoin de ce qui se passe. Mais je ne cherche pas à m'inscrire dans un nouveau courant du théâtre. Je fais un travail archaïsant, comme un regard sur le passé, à ce moment où la littérature et le théâtre étaient de la même veine, celle de la rhapsodie. Je souhaite revenir à une époque des voix.

À Mexico, le théâtre est souvent soumis à un processus de spectacularisation, comme une stridence, une saturation de l'image. Je voudrais dépouiller le théâtre, pour qu'il ne reste que le corps et la pensée de l'acteur, sa pensée comme un moteur de l'action.

Au cœur de l'œuvre, l'histoire d'une jeune fille relayée de manière scrupuleuse par un commentateur averti. Narrateur démiurgique, il nous retrace avec précision et au plus près du personnage ce que vit cette jeune fille sans nom. Voix venue d'un en haut imaginaire ou d'un au-delà, il s'adresse directement à cette héroïne anonyme par un « tu », comme s'il lui dévoilait à chaque instant et en direct sa propre histoire. Ainsi, le lecteur se laisse raconter ce terrible récit qui finit à l'hôpital, celui d'une jeune fille, issue d'une famille nombreuse, dont la majeure partie du temps se partage entre son travail et la vie de la maisonnée. Dans le bus qui la ramène chez elle, elle lit et, plongée dans son roman, elle oublie tout ce qui l'entoure. Mais deux yeux la scrutent sans cesse : ce seront ceux de son bourreau. Ombre sans visage, présence obsédante, il est l'homme qui, un soir, la suivra assez loin pour l'enivrer, la violer et la massacrer. Son histoire s'emboîte avec celle du roman qu'elle dévore. Celui-ci a des allures de conte et d'étranges ressemblances avec son quotidien. Dès lors, sa vie et celle de « Personnage Principal » vont se raconter en parallèle et se faire écho.

La double temporalité, celle du conte et du présent de la fiction est comme un moyen de parler d'un thème : la violence faite aux femmes, surtout dans mon pays, au Mexique. Elles sont sans cesse exposées à la brutalité et aux humiliations. C'était le cas hier, ça l'est aujourd'hui et ça le sera encore demain. La violence est notre avenir. Au Mexique, le corps des femmes est le réceptacle de la violence des hommes et les meurtres de Ciudad Juárez en sont le paroxysme. Dans la mentalité mexicaine, la virilité s'affirme par la violence. C'est pour ça qu'aux heures de pointe, dans les métros, les hommes et les femmes sont séparés dans des compartiments différents, pour éviter les abus. J'ai eu la chance d'être élevé dans une famille où le chef de famille était une femme, ce qui m'a préservé de cette mentalité.

Toutes deux boucs émissaires de leur famille respective, la laideur physique des deux personnages est comme le miroir du monde qui les entoure. « La conscience d'être franchement moche casse le moral de n'importe qui » nous dit l'auteur avec une certaine distance. On pourrait aller plus loin avec ces mots de René Char : « la lucidité est la blessure la plus proche du soleil »... En compagnie de son

double imaginaire, elle partage cette souffrance : comment exister par le laid, le non conforme, la différence dans « l'ère de la production de l'identique » ? Ensemble, elles apprennent alors à vivre dans un monde violent et inhumain, réglé par la perversion. La sexualité est un des signes de cette maladie humaine : ni partage ni rencontre, elle est liée à la frustration, la solitude, le sadisme et à la violence sordide des corps, comme le souligne particulièrement le dénouement. Car ce qui se dessine en creux au fil du texte c'est bien l'acte final de la pièce : le viol de la jeune fille.

En espagnol, on parle de féminicide. Cela exprime bien ces violences dont les femmes sont les victimes. Leur corps, c'est comme une cicatrice.

Dans la jungle des villes, se construit un véritable paysage état d'âme où se déploie la scène de la solitude et de l'inquiétude. Ville monstrueuse et vide, déshumanisée et pourrie de l'intérieur, elle est le terrain de toutes les vio-

lences. Dès lors le texte se fait témoignage : « Il faut que tu dises la vérité. Parler. Tout raconter. Tu ne peux pas. C'est difficile. », dit le narrateur à la jeune fille. Peut-être serait-ce le projet de l'auteur, celui d'une langue théâtrale affranchie de toute limite de bienséance. Délivrée de tout tabou. Où tout se dit dans la chair et le sang.

Quand j'ai écrit cette pièce, j'avais le sentiment que le théâtre mexicain était propre, timide, un théâtre bienséant et politiquement correct. J'ai voulu m'opposer à cette tendance par une écriture violente, comme un moyen de mettre au cœur du théâtre ce qui constitue notre quotidien. Mais je pense que la violence est telle au Mexique qu'on ne peut même plus la raconter au théâtre. Je pense que le théâtre doit maintenant inventer des cadres de travail dans la vie, pour mettre en ordre cette réalité.

Agathe Le Taillandier de Gabory

ACTE, de Lars Norén

mise en scène Alain et Daniel Berlioux

Lars Norén compte parmi les auteurs contemporains les plus prolifiques et les plus joués. Les plus dérangeants, aussi, car son théâtre se passe en enfer. Sa dramaturgie lorgne du côté de la mort, auscultant différents processus de déshumanisation mis en oeuvre par la société... Sous l'apparence objective de descriptions « sociologiques », Norén fait corps avec les exclus et les victimes (il a lui-même subi des enfermements psychiatriques) dont il cherche « à rendre la matière de la vie sans l'humilier ». Acte est une pièce sur la réclusion ; elle expose la confrontation, à huis clos, d'un homme et d'une femme. En prison, un médecin accomplit une visite médicale de routine à une condamnée. Et, bien que l'auteur déjoue la référence, on pense aux conditions de détention particulièrement inhumaines que la société allemande avait fait subir aux « terroristes » de la Fraction Armée Rouge, dans les années 70. On se souvient, notamment, de la mort d'Ulrike Meinhof, le « cerveau » de « la bande à Baader », retrouvée pendue aux barreaux de sa cellule, après quatre ans d'emprisonnement.

La mise en scène ne fait rien pour rassurer le public. Derrière la situation carcérale, on perçoit l'écho d'un

passé traumatisant, le bruit de bottes du fascisme. Ce théâtre nous déstabilise, il rend glissant le sol de la réalité. Daniel Berlioux revendique explicitement sa volonté de mettre le spectateur en crise : « L'interactivité, ici, ne consistera pas à vous faire déplacer physiquement, mais mentalement. Et pour que ce déplacement soit plaisant, il faudra, comme dans tous les "actes" jouissifs, accepter de se perdre. »

Avec Daniel Berlioux et Catherine Matisse
Traduction de Jean-Marie Piemme et Sabine Vandermissen

Lumière et scénographie d'Olivier Irthum.

L'Arche est éditeur et agent théâtral du texte représenté.

Lars Norén (né en 1944) est un auteur norvégien que la critique aime situer dans la lignée de Strindberg ou d'Ibsen. D'abord poète, puis romancier, il n'écrit plus, depuis trente ans que des pièces de théâtre, qu'il monte parfois lui-même. Toutes ses pièces traduites en français sont publiées chez L'Arche éditeur.

Programme

Samedi 28 août 2010

Le Région
Lorraine

MEURTHE & MOSELLE

Abbaye
des
Prémontrés

Liberté • Égalité • Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Museums
Culture
Communication

Communauté
de
Communes
Pays de

Mont-à-Mousson

Blénod
LES
FONTAINES
A-MOISSON

aneth
aux nouvelles
écritures théâtrales



MAISON
ANTOINE
VITEZ
CENTRE
INTERNATIONAL
DE LA TRADUCTION
THÉÂTRALE

Théâtre Ouvert

onda

centre national du théâtre
cnf
www.cnf.asso.fr

paul
erlaine
université-meuse

Nancy-Université
Université Nancy 2



france
culture
bleu
vallée lorraine

Télérama

9h30/12h30 - Ateliers de l'Université d'été

12h30 - Déjeuner

avec **François Godin** et **Sabryna Pierre**

14h - Amphithéâtre

Le système A.K.

de **Lionel Spycher** (France)

dirigée par **Lionel Spycher**

avec **Quentin Baillot**, **Odja Llorca**, **Catherine Matisse**,
Charlie Nelson, **Marion Verstraeten**

16 h - Salle Lallemand
rencontre très formelle
avec **Maria Efstathiadi**

18h - Sainte Marie Aux Bois

Le ciel dans la peau

d'**Edgar Chías** (Mexique)

traduit par **Boris Schoemann**

avec la collaboration de **Pierre Losson**

dirigée par **Véronique Bellegarde**

avec **Stéphanie Béghain**

musique **Daniel Largent**

dans le cadre du partenariat avec ANETH,
aux nouvelles écritures théâtrales ; ce texte est publié
aux Editions Le Miroir qui fume avec le concours du programme
de soutien à la traduction d'ouvrages mexicains (Protard)

20h45 - Centre culturel Pablo Picasso
de Blénod-lès-Pont-à-Mousson

Acte

de **Lars Norén** (Suède)

mise en scène **Alain** et **Daniel Berlioux**
avec **Daniel Berlioux** et **Catherine Matisse**
lumière et scénographie **Olivier Irthum**

l'arche est l'éditeur et l'agent théâtral de ce texte
la navette part à 20h20 devant l'abbaye

➔ 22h30 - Cellier

Le repas

essais dramatiques sur le cannibalisme

de **Newton Moreno** (Brésil)

traduit par **Luciana Botelho**

dirigée par **Newton Moreno** et **Laurent Vacher**

avec **Gilles David** (de la Comédie Française),

Guillaume Sévérac-Schmitz,

Stéphane Varupenne (de la Comédie Française)

et **Marion Verstraeten**

texte traduit à l'initiative et avec le soutien de la Maison Antoine Vitez,
centre international de la traduction théâtrale à Montpellier ;
ce texte est publié en édition bilingue chez Coleção Palco (Brésil)

00h - Le rendez-vous de minuit
avec **Newton Moreno**

00h - les auteurs aux platines
Diego Aramburo et **David Lescot**

suivi de DJ Set - on vous passera des disques

